

dans une période nouvelle qui verra dans des délais historiques relativement courts, le triomphe universel du communisme. » (p. 218).

Il y a chez lui une contradiction que nous avons rencontrée parmi les militants communistes les plus avancés : ils sont au PCF parce qu'ils pensent que celui-ci lutte pour le pouvoir aux travailleurs, et ils ne s'aperçoivent pas qu'il s'agit là désormais d'une formule rituellement prononcée comme l'objectif socialiste dans les statuts de la SFIO, tandis que l'objectif du parti, ce n'est pas le pouvoir, mais « la paix », non pas la paix par le désarmement du capitalisme, la seule paix réelle, mais un *statu quo* d'ordre diplomatique, qui fait des PC une force d'appoint dans le jeu de la diplomatie soviétique.

Dans son livre, Baby fait une énumération et un examen des diverses formes de révisionnisme actuel, mais

il omet — et pour cause — le révisionnisme qui exerce des ravages sur les plus grandes masses, celui des Partis communistes sous la houlette du parti-guide, celui de l'Union soviétique. Que Baby jette ses yeux sur une mappe-monde pour y trouver dans un pays capitaliste développé ou dans une nation sous-développée, un Parti communiste officiel luttant, non pour une alliance avec des bourgeois en vue d'une démocratie plus ou moins rénovée, mais avec comme objectif la conquête du pouvoir par les masses travailleuses. Il y a bien des situations révolutionnaires dans le monde, mais il n'y a pas un tel Parti communiste. La ligne du PCF n'est pas le front ouvrier entraînant les classes moyennes comme semble le penser Baby, mais la collaboration avec une aile de la bourgeoisie, comme Thorez vient de l'avouer une nouvelle fois crûment au dernier Comité central (Ivry).

Les rapports Thorez-Khrouchtchev

Au lieu de mettre en question l'ensemble de la politique de la direction du PCF et de s'efforcer de trouver les raisons profondes de celle-ci, Baby reproche à Thorez d'aller « contre un courant historique qui, sous l'impulsion de l'Union soviétique, s'impose et s'imposera de plus en plus au mouvement communiste international » (p. 217). Il donne en annexe la résolution du Comité Central du PC de l'URSS du 30 juin 1956, qu'il oppose aux ruses de la direction du PCF avec le 20^e Congrès. On peut s'étonner là aussi que Baby ne se soit pas aperçu que cette résolution est en retrait par rapport au 20^e Congrès, qu'elle a été en fait une sorte de compromis avec des directions comme celle du PCF, et qu'elle est ouvertement dirigée contre celle du PC italien qui avait été plus loin que bien d'autres sur la question du stalinisme. Ce qu'écrit Baby sur le parti bolchevik est erroné. Il n'est pas vrai que « l'ensemble du Parti bolchevik ait accepté comme une nécessité inéluctable une autorité rigoureuse et impitoyable [celle de Staline]. » (p. 136). La ma-

jeurité écrasante du Parti bolchevik de 1917 a en fait été liquidée par Staline, y compris la majorité de la fraction qui l'avait soutenue à partir de 1923.

« La violation systématique du centralisme démocratique, écrit aussi Baby, est étroitement liée, évidemment, au culte de la personnalité. A partir du moment où un homme est considéré comme quasiment infaillible, comme seul capable de découvrir la ligne politique que le Parti doit suivre, l'activité et le contrôle démocratique sont condamnés. » (p. 137).

Baby met les choses totalement à l'envers. Les traits spécifiques de Staline ne sont pas la cause de l'élimination de la démocratie dans le Parti bolchevik ; ce sont des conditions historiques qui ont provoqué l'étranglement de la vie dans ce parti, sa transformation, et c'est en raison de cela qu'il a fallu recourir à une autorité dictatoriale du type de Staline pour diriger ce qui était en fait un autre Parti. Baby se trompe tout à fait quand il donne comme exemple de parti fonctionnant démocratiquement le Parti

bolchevik depuis la mort de Staline. Que la terreur ne sévise plus depuis lors, qu'une certaine légalité existe, nous le contesterons d'autant moins que nous avons été les tout premiers à souligner les changements qui survenaient en Union soviétique au lendemain de la mort de Staline. Mais, de là à parler d'un régime démocratique dans l'Etat et dans le Parti, il y a pas mal de distance. On n'a pas encore vu s'affronter des points de vue politiques opposés, entre lesquels les citoyens soviétiques ou les membres du parti auraient à choisir, et tout se vote toujours à l'unanimité.

Enfin, Baby a tort de croire qu'il est possible d'arriver à quelque chose en opposant Khrouchtchev à Thorez. Il est vrai qu'au lendemain du 20^e Congrès, il y avait pas mal de perturbations dans les sommets des Partis communistes, et la direction Thorez fut probablement une des plus en pointe contre l'opération d'abaissement de Staline. Mais Khrouchtchev n'a pas agi et ne pouvait pas agir à la manière de Staline, c'est-à-dire imposer à la tête des PC d'autres hommes, plus obésants ; il avait d'ailleurs encore à consolider sa propre position à la tête du PC soviétique, ce qui fut fait en juillet 1957 par l'élimination du « groupe anti-parti ». Après quoi il parvint à rétablir une ligne de commune des directions de PC (à l'exception de la direction yougoslave) dans la déclaration de Moscou du 40^e anniversaire. Il n'est pas impossible que, dans l'avenir, sous le poids de nouveaux événements actuellement indéterminables, il y ait à nouveau entre directions des PC des tensions qui en viennent à des oppositions ouvertes, mais nous n'en sommes pas là, et nous n'en sommes certainement pas au point où Khrouchtchev se livre à une critique de Thorez pour l'inciter à démocratiser la vie du PCF.

Cette attitude de Baby — s'appuyer sur Khrouchtchev contre Thorez — témoigne d'une large incompréhension du régime soviétique dans son aspect politique en tant que pouvoir d'une bureaucratie d'origine ouvrière, et de ses conséquences sur les partis communistes. Mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, nous prenons la critique de Baby non comme une fin, mais comme le premier pas d'une reprise de discussion parmi des militants communistes. De ce point de vue — nous ne savons pas comment Baby prendra la comparaison, mais pour nous elle est fort honorable — le livre qui vient de paraître se place à côté de celui d'André Marty « L'affaire Marty » ; il est moins net, moins ferme, moins correct politiquement, mais il traite de plusieurs questions que n'abordait pas le livre de Marty. En tout cas, c'est un nouveau jalon dans la crise du mouvement communiste en France, qui sera encore bien longue et exigera des « critiques de base » plus nombreuses et plus fondamentales et surtout la critique d'un courant ouvrier de masse pour que sorte un nouveau, un véritable Parti communiste.

Le 26 mars 1960.

IL FAUT LIRE :

JOURNAL D'EXIL 1935, de Léon Trotsky (12 NF)

LE MOUVEMENT OUVRIER PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE (Tome II), d'A. Rosmer (15 NF)

Commandes à C.C.P. FRANK 12648-46 PARIS